

"Dominations et travail : survol littéraire"
Vincent TACONET, Professeur de Lettres Classiques,

A l'aide de quelques coups de sonde aléatoires en apparences, nous nous proposons de voir comment la littérature représente et rend présent le monde du travail, la lutte des classes et les rapports de domination, d'oppression, d'exploitation. Nous évoquerons tout d'abord le texte étonnant de Chrétien de Troyes (12e siècle). Dans son roman *Yvain ou le chevalier au lion*, il décrit ce qui relève aussi bien d'un atelier d'exploitation textile que d'un camp de concentration ayant le même objet. Nous passerons ensuite brièvement au 17e siècle (*La Bruyère*) puis au 18e (Diderot). Nous nous attarderons ensuite sur un passage de Stendhal sur la répression, (*Lucien Leuwen*), des *Misérables* de Victor Hugo sur la mécanisation et les dégâts de la morale, pour terminer avec un ouvrage récent et décapant rendant compte de l'intérieur de discriminations racistes envers les jeunes noirs athlétiques et en bonne santé: *Debout-payé*, de Gauz (2015) évoque les déboires, à l'image de ses congénères, d'un travailleur sans papiers arrivant en France en 1990, trouvant la solidarité de ses frères, mais aussi des formes d'exploitation et d'insertion genrées et cloisonnées.

DE CHRÉTIEN DE TROYES à DEBOUT-PAYÉ.

De sondes en carottes... sur le travail et l'exploitation.

On a dit souvent, et à juste titre, que la littérature ignorait, édulcorait, ou caricaturait le monde du travail, des travailleurs, des petites gens.

Mais la littérature a ses exceptions, parfois magnifiques, parfois efficaces; qu'elle le veuille ou non elle re-présente, elle rend présent le monde réel. Comme le dit Maurice Godelier: « les différentes variétés d'imaginaire sont toutes des composantes du réel » et parfois la littérature en devient la représentante, le porte-parole des sans voix, et sans voie.

Voici une Brève incursion subjective dans la littérature au travail (francophone, métropolitaine), à l'aide de quelques coups de sonde.

Yvain ou le chevalier au Lyon, roman versifié de la fin du 12ème siècle.

Ce roman compte 6800 octosyllabes; il est donc beaucoup plus court que ne l'indique son nombre de vers (250 p. environ dans une traduction en prose française du XXIe siècle). Chrétien de Troyes en est l'auteur. Il offre une noire pépite, que Paul Eluard a mise au jour et à jour il y a plus de cinquante ans (in Paul Eluard: *Première anthologie vivante de la poésie du passé* -éd. Seghers-1951). Comme depuis cette exhumation a été un peu oubliée, je me saisis de l'occasion pour la signaler, et m'y attarder un peu.

Cette pépite sociale, connue des spécialistes, se trouve vers la fin du roman chevaleresque dans l'épisode du «château de la pire aventure» (près de 10% du roman-vers 5100 à environ 5800). Nous sommes au cœur d'un roman de chevalerie et le chevalier de la table ronde qui en est le héros accomplit exploit sur exploit, ce qui ne lui évite ni la folie ni la rencontre avec des êtres du monde merveilleux, de la mythologie païenne. Vers la fin du roman, Yvain va devoir accomplir un exploit... contre l'exploitation, puisqu'il va délivrer trois cents pucelles données en gage à un monstre que subit le seigneur du lieu, sans que sa famille ni lui-même ne s'en portent trop mal...

Vers 5182 à 5200

Et seigneur Yvain sans répondre

Le précède s'avance et trouve (le= le portier)

Une vaste salle haute et neuve.

Devant il y avait un préau

Clos de pieux pointus ronds et gros

Et à travers les pieux ici

Vit jusqu'à trois cents demoiselles

Accomplissant divers ouvrages:
Chacune, au mieux qu'elle savait
Travaillait fils d'or et de soie
Mais avec telle pauvreté
Que sans coiffes et sans ceintures
Telles étaient nombre d'entre elles.
A la poitrine comme aux coudes
Leurs cottes étaient déchirées
Et leur chemise, au dos salie. / Sale dans le dos leur chemise
Elles avaient - souffrance et faim-
Le cou maigre et pâle visage.

La description faite ici par Chrétien est plus proche de détenues d'une prison, d'un lieu de concentration, que d'oeuvrières d'un atelier, sauf que ces demoiselles travaillent, dans des conditions extrêmes, ET sont salariées. Elles semblent bien victimes d'une surexploitation, mais elles sont AUSSI lucides et analysent avec une grande pertinence leur état. En même temps, l'auteur leur donne l'occasion d'exprimer collectivement leur souffrance et de proposer une approche fataliste mais lucide et revindicative de leur condition. Leur choeur, leur litanie collective, leurs revendications et leur analyse relèvent en littérature en général et en littérature du Moyen-Âge, de l'exception.

v.5292 et sqq

Toujours draps de soie tisserons
jamais n'en serons mieux vêtues
Toujours serons pauvres et nues
Et toujours soif et faim aurons.
Jamais ne parviendrons assez
à nous nourrir en suffisance.
Voici notre ration de pain:
Peu le matin et moins le soir.
Et de l'ouvrage de nos mains
Chacune n'aura pour survivre
Que quatre deniers de la livre.
Avoir assez est impossible
en habits et en aliments,
Car qui gagne dans la semaine
Vingt sous n'évite pas la peine.
Sachez -le bien complètement,
Pas une d'entre nous ne gagne
Jusqu'à cinq sous ou davantage:
On pourrait enrichir un duc!
Nous sommes dans la pauvreté
Mais celui pour qui nous souffrons
Est riche de notre travail.

1 sou=12 deniers /1 livre=20 sous/1 livre=240 deniers

Selon les historiens du moyen-âge, seuls les ateliers/manufactures de la ville de Lucques, à l'époque, organisent à une telle échelle la production et l'exploitation!(fabrication et commerce des étoffes de soie avec spécialité de tissus brochés et filés or). Ce qui est certain, c'est que la description est précise et que la monnaie et les comptes qui sont faits par les ouvrières situent la plainte et les doléances dans un monde plus proche de la ville de Troyes, de la Champagne, de la terre de Bretagne que de la Toscane.

Trop brèves évocations du 17e :

La Bruyère *Les caractères*

« Il y a sur la terre des misères qui saisissent le coeur. » (Des biens de fortune-47) / pour d'autres: ils ne « sont » pas, ils « ont de l'argent» (58): l'acuité du regard porté par La Bruyère sur une société qu'il ne pense pas un instant à changer garde une force dénonciatrice incontestable.

La description célèbre des paysans au travail, ces « animaux farouches » vus d'un carrosse, par un anonyme (XI-*De l'Homme*-128) forme 12 lignes inoubliables. On lit souvent à ce propos que La Bruyère est dans la compassion plus que dans l'analyse et la dénonciation des causes et des responsables...

La Bruyère n'est pas un militant, en effet, ce n'est pas non plus un lecteur de Marx... et un citoyen du XXe siècle! Mais nous voudrions connaître autant de textes de cet ordre, avec cette puissance évocatoire et dénonciatrice datant du XVIIe finissant.

Mme de Sévigné (1), par exemple, n'a pas la moindre hésitation à condamner la révolte des bonnets rouges (ou bleus, selon les territoires de Bretagne) et du papier timbré (1675): précisons qu'elle exalte la répression qui y mit fin par l'exécution des meneurs et la destruction, encore visible de nos jours, des clochers des paroisses en révolte. Tout cela dans le pays bigouden où cette grande dame avait ses terres. Ses serviteurs y étaient traités en serviteurs. De l'un d'entre eux qui, domestique, lui refusait de travailler aux moissons, elle décréta le renvoi immédiat, et dans la charmante correspondance avec sa fille, elle précise qu'elle a indiqué à tous ses amis et connaissances de faire barrage à l'embauche de ce valet récalcitrant. Au demeurant, comme aurait pu le dire Marot, « la meilleure femme et mère du monde »!

Stendhal : *Lucien Leuwen* (2)

Nous devons beaucoup à la pertinence d'Aragon. Il a su pister chez le républicain Stendhal (homme à scandale s'il en est puisqu'il tenait à faire remarquer que son nom/pseudonyme et ce mot(scandale) se disaient et se faisaient entendre de même façon) ces passages où il dénonce l'usage honteux de l'armée dans la lutte de classes contre « les trognons de choux » des ouvriers du textile. On en trouve d'abord la finalisation au chapitre 8 où Stendhal donne habilement (censure oblige?) la parole au médecin légitimiste Du Poirier qui déclare à Lucien L: « Vous vous faites son (i.e du *juste milieu*) soldat, vous ferez ses guerres, non pas la guerre véritable dont même les misères ont tant de noblesse et de charme pour les coeurs généreux, mais la guerre de maréchaussée, la guerre de tronçons de choux, contre de malheureux ouvriers mourant de faim: pour vous l'expédition de la rue Transnonain est la bataille de Marengo...»

Quelques lignes plus loin il condamne l'inégalité des forces en présence et l'arrivisme des gradés: « tirer le sabre contre des ouvriers qui se défendent avec des fusils de chasse, et qui sont quatre cents contre dix mille ne prouve absolument rien que l'absence de noblesse dans le cœur et l'envie de s'avancer°. » °=d'obtenir de l'avancement

Je renvoie, en fin de ce texte, à la pertinente analyse historique de Claude ROY*

Il faudra attendre une vingtaine de chapitres pour que cet aspect secondaire dans l'intrigue mais combien important du roman ne refasse surface.

Au départ de Nancy, avec la 7e compagnie et « une demi-batterie d'artillerie, le héros songe: « Me voilà allant sabrer des tisserands, comme dit élégamment M. de Vassignies »
ch. XXVII / p.271,272)

Flaubert-*Madame Bovary* (1856)

Le grand Flaubert n'est pas vraiment connu comme un chaud partisan des gens de peu, et sa dénonciation de la bourgeoisie est fondamentalement dirigée, seulement, contre la bêtise et la suffisance de cette classe. Raisons de plus pour faire remarquer combien la littérature comme objet d'étude, est souvent l'objet d'une censure, consciente ou non. La dégringolade de la famille Bovary est réduite pour ses causes aux romans à l'eau de rose, aux amours et aux dépenses d'Emma. Dans les conséquences, on n'ignore pas le triomphe du pharmacien-boucher Homais : voici la superbe

sortie du roman: «Il fait une clientèle d'enfer; l'autorité le ménage et l'opinion publique le protège. Il vient de recevoir la légion d'honneur »

Mais les lignes qui précèdent sont rarement remarquées. Or elles annoncent la prolétarisation de Berthe, la fille unique, petite, d'Emma et Charles Bovary. Quelques paragraphes plus haut, à la fin du roman donc, Flaubert écrit ces lignes peu signalées: « Quand tout fut vendu, il resta douze francs soixante et quinze centimes qui servirent à payer le voyage de Mlle Bovary chez sa grand-mère. La bonne femme mourut dans l'année même; le père Rouault étant paralysé, ce fut une tante qui s'en (d'elle, Mlle Bovary!) chargea. **Elle est pauvre et l'envoie, pour gagner sa vie, dans une filature de coton.** »

Telle est la « fin » de « la petite Berthe », fin commune, dès l'aube de la vie, à des centaines de milliers de filles et de fils d'ouvriers à l'époque.

Victor Hugo *Les Misérables*

Ici, au XIXe, les romans en mélodrame sont bien proches du réel sordide de la vie quotidienne. Ce n'est pas le Hugo des *Misérables* qui le démentirait!

De ce roman de VH (Hautevillehouse-1862), on peut dire qu'il est devenu un mythe, comme Gavroche, à la si laide beauté! En général vu comme « atemporel », on situe pourtant spontanément le roman en 1789 ou en 1848... pour la barricade, où meurent Gavroche, et sa soeur Eponine (qui se sacrifie pour sauver Marius). Or, il s'agit d'une émeute de 1832 avortée, en pleine période du massacre de la rue Transnonain, de la révolte des Canuts, et de la répression des ouvriers près de la ville de N*... décrite /évoquée (voir ci-dessus) par Stendhal. Nous sommes à une période où le rapport de forces est très défavorable au mouvement social et à la gauche de transformation...

Mais nous nous intéresserons plus particulièrement à un passage sagement occulté de la vie du héros, Jean Valjean. Ce dernier est condamné pour « vol avec effraction la nuit dans une maison habitée » en 1795. Il a cassé la vitre du boulanger Isabeau Maubert à Faverolles, pour attraper un pain et donner à manger aux 7 enfants de sa soeur. Il est dans un premier temps condamné à 5 ans de galère (4 tentatives d'évasion, la dernière avec rébellion, sortie du bagne en 1815)... Il refait sa vie sous le nom de Père Madeleine, à Montreuil/mer, « vers la fin de 1815 » (I *Fantine*, V *la descente*, 2 *Madeleine*).

V.H, curieux de tout, ne l'est guère des bouleversements industriels de son temps... mais il consacre un bref chapitre des *Misérables* à la question. Dans le livre V (*La descente*) de la première partie (*Fantine*), le titre du chapitre 1 est inhabituel: *Histoire d'un progrès dans les verroteries noires*. Il annonce un progrès technique et, comme l'écrit VH, « un de ces faits industriels qui sont les grands événements des petits pays » Cette « mutation » consiste dans la substitution « de la gomme laque à la résine et, pour les bracelets en particulier, les coulants en tôle simplement rapprochée aux coulants en tôle soudée. » Hugo annonce en professionnel que cela permettait :

« premièrement d'élever le prix de la main d'oeuvre, bienfait pour le pays (entendons l'augmentation des salaires),
deuxièmement d'améliorer la fabrication, avantage pour le consommateur,
troisièmement, de vendre à meilleur marché tout en triplant le bénéfice, profit pour le manufacturier.»

Ce manufacturier est le Père Madeleine, alias Jean Valjean. Outre le fait que Hugo croit au progrès et au ruissellement (ce qui est bon pour le patron est bon pour les ouvriers), la bonté de Jean Valjean, sa volonté de rédemption expliquent que toute la ville, salariés compris, bénéficie de ce progrès. Les impôts de la ville rentrent même plus facilement...

L'exemplarité du Père Madeleine est telle que, outre le fait qu'il sauve Fauchelevent, qui le déteste, d'une mort certaine, il se montre grand écologiste avant l'heure puisqu'il enseigne « toutes sortes de secrets utiles » propices à une agriculture « raisonnable » jusqu'à l'usage multiplié des ressources de l'ortie. L'ancien bagnard, de bon patron est devenu bon maire puis père de tous les habitants qui le révèrent. Dans l'extension de l'entreprise, il crée dès la 2e année « deux vastes ateliers, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes ». Comme le précise VH « il avait divisé les ateliers afin de séparer les sexes et que les filles et les femmes pussent rester sages. Sur ce point il était inflexible. »

Rien que de très banal, sans doute, dans ce tableau édifiant proposé par Hugo, mais le prix à payer va être très lourd pour la misérable Fantine. Revenue au pays après avoir été engrossée par un jeune bourgeois qui l'abandonne, elle doit d'abord confier sa fille aux Thénardier pour se faire embaucher, puisqu'il lui faut cacher son état de mère célibataire... Lorsque cet état est découvert, la Surveillante de l'atelier la renvoie sans ménagement. Et c'est la descente aux enfers en quatre temps:

- elle coud des chemises pour les soldats de la garnison (12 sous par jour, quand la garde de sa fille lui en coûte 10). Ses dettes s'accumulent.

-elle vend ses cheveux.

-Elle vend ses deux belles dents de devant: « elle cousait dix-sept heures par jour ; mais un entrepreneur du travail des prisons, qui faisait travailler les prisonnières au rabais, fit tout à coup baisser les prix, ce qui réduisit la journée des ouvrières libres à neuf sous. Dix-sept heures de travail et neuf sous par jour! » Le point d'indignation est de VH lui-même, et il contredit allègrement son rêve d'un monde meilleur, avec de bons patrons!

-4ème temps: « Logiquement », Fantine devient « fille publique », elle se prostitue, et marche vers la mort. Hugo de commenter: « On dit que l'esclavage a disparu de la civilisation européenne. C'est une erreur. Il existe toujours, mais il ne pèse plus que sur la femme, et il s'appelle prostitution. »

Les contradictions de Victor Hugo, les exigences du récit, ses observations et son approche matérielle des réalités de son temps disent l'exploitation, la morale de classe et la nécessaire éradication de la misère qu'il déclarait totalement possible déjà une douzaine d'années auparavant.

Avec Zola, l'approche est différente, elle aussi mythifiée. Au XXe siècle, s'il se trouvait deux livres dans les familles de mineurs, c'était *la Bible*, et *Germinal* ...

Incontestablement, Zola a décrit avec une grande rigueur les mécanismes de l'enrichissement dans la spéculation immobilière (*La Curée*), le développement des grands magasins (*Le bonheur des dames*) le monde de la finance (*L'argent*) etc... Il est connu et reconnu comme écrivain du peuple après enquête sur place... Mais cette sociologie ne connaissant pas son nom est marquée par la période et les positions dominantes du positivisme. Zola écrit, sous la 3ème république l'*histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire* (sous-titre des *Rougon-Macquart*) et ses romans sont dominés par les approches contemporaines de l'héritage et une défiance, elle aussi dominante, envers les « classes dangereuses » d'où les approches franchement anti-communardes de *La débâcle*.

Oui, mais *Germinal*? Eh bien allons-y, attardons-nous sur deux courts extraits à la fin de ce puissant roman.

Dans le premier, Etienne Lantier, héros du roman (fils de Gervaise) exprime pensées et rêveries: « Ainsi cette fameuse Internationale qui aurait dû renouveler le monde, avortait d'impuissance, après avoir vu son armée formidable se diviser, s'émettre dans des querelles intérieures. Darwin avait-il donc raison, le monde ne serait-il qu'une bataille, les forts mangeant les faibles, pour la beauté et la continuité de l'espèce? Cette question le troubloit, bien qu'il tranchât, en homme content de sa science. Mais une idée dissipa ses doutes, l'enchailla, celle de reprendre son explication ancienne de la théorie, la première fois qu'il parlerait. S'il fallait qu'une classe fût mangée, n'était-ce pas le peuple, vivace, neuf encore, qui mangerait la bourgeoisie épuisée de jouissance? »

Empruntée aux sciences les plus récentes, l'argumentation l'est aussi aux idées les plus simplistes, et Zola n'hésite pas ici à faire l'analogie entre le « struggle for life » de Darwin et la lutte des classes. Le bourgeois réactionnaire mais grand homme de science Darwin a évité cette analogie facile, mais Zola, lui, assimile Histoire *naturelle ET sociale*, ce qui nourrit son évocation et la puissance de ses craintes et de son espoir. La dernière page de *Germinal*, qui suit celle-ci presqu'immédiatement et qui est beaucoup plus dans nos mémoires, va dans le même sens même si la germination (voir le titre du roman) prend le pas sur les peurs, bien exprimées pourtant.

« De toutes parts, des graines se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes, le bruit des germes s'épandait en un grand baiser. Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. Aux rayons enflammés de l'astre,

par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait bientôt faire éclater la terre. »

Lecture facile sans doute, mais Zola évoque ici la puissance virile, érotise les luttes, les prolétaires, les mineurs noirs (« une armée noire ») qui « tapent » la terre, la faisant pour ainsi dire « déborder de sève ». Zola exalte une sorte de vitalisme social, mais que mène, comme il l'écrit lui-même « une armée noire, vengeresse ». Malgré lui, malgré tout, malgré ce que dit le texte, *Germinal* reste un roman condamnant l'injustice sociale et invitant aux luttes sociales pleines d'espoir. *Germinal* aussi est devenu un mythe, amplifié par ses très nombreuses adaptations, au même titre que *Les Misérables*.

Debout-Payé de Gauz (2014- Ed. Le Nouvel Attila) traite lui de la discrimination au travail d'africains noirs jeunes et forts. Le personnage principal est Ossiri, un étudiant ivoirien, qui va notamment travailler comme vigile à Camaïeu (Bastille) et à Séphora (Champs Elysées).

Je commence en citant une phrase prononcée par le Président de la République:

« Il y a toujours des premiers de cordée, et c'est une bonne chose! ». E. Macron reprend d'ailleurs l'image à Dubaï le jeudi 9/ 11/ 2017 à propos des jeunes. Visiblement, le président « tire sur la corde » et use de cette métaphore éculée avec détermination. De même qu'au théâtre certains auteurs quasiment oubliés ressurgissent et deviennent diablement à la mode parce qu'ils sont « dans l'air du temps », de même certaines métaphores plus ou moins éculées ressurgissent sans que la moindre volonté d'imitation ou d'emprunt ne puisse suffire à expliquer le phénomène. Dans le dernier récit d' Eric Vuillard (*L'ordre du jour*), dernier prix Goncourt et grand écrivain contemporain, à propos des grands patrons venant faire allégeance aux nazis et les soutenir financièrement, on peut lire (p. 12), et c'est la première fois que le romancier s'implique directement dans la narration: « J'ignore qui était le premier de cordée, et peu importe au fond, puisque les vingt-quatre durent faire exactement la même chose, suivre le même chemin, tourner à droite, autour de la cage d'escalier, et enfin, sur leur gauche, les portes battantes étant grandes ouvertes, ils étaient entrés dans le salon.».

Bien d'autres donc ont employé l'image avant lui, et elle nourrit souvent soit l'éloge de celui qui est en tête, soit, et c'est ce que Macron s'accapare sans le dire, l'effet de solidarité, qui fait que dans la file, la vie de l'un dépend des autres. C'est dans un autre champ métaphorique, l'équivalent du ruissellement: on doit tout au premier de cordée! C'est justement cette image que sollicite l'auteur de *Debout-Payé* au tout début de l'ouvrage... mais lui, la renouvelle complètement. Il nous décrit une cordée sans corde, de travailleurs noirs sans papiers, grimpant l'escalier qui va leur permettre, selon leur ordre dans l'immense cordée, de se faire ou non embaucher par la boîte privée recruteuse de ...vigiles.

On pourrait multiplier les remarques et les citations extraites de ce récit pertinent, fruit d'observations sans concession, avec le regard de l'étranger, sur l'étrangeté de notre monde. Ainsi en est-il de ce phénomène analysé avec la pertinence d'un persan chez Montesquieu, phénomène qu'il qualifie de « délocalisation locale » (p.11) et qui concerne les ateliers chinois clandestins du Xe arrondissement. Plus globalement, cet ouvrage caustique et hors norme décrit de nouvelles formes d'exploitation et de discriminations limitant les recrutements de vigiles et de gardiens à de jeunes noirs nécessairement très forts, les préjugés racistes s'accordant parfaitement avec les besoins d'une société marchande et sécuritaire. Ferdinand, un des personnages rencontré par Ossiri, « le petit patron en bout de chaîne », propose une analyse fort pertinente de la Société dans laquelle il « travaille »: « *De mes patrons jusqu'à la préfecture de police, tout le monde sait que j'emploie des gens qui n'ont pas de papiers et tout le monde ferme les yeux parce que ça arrange tout le monde. J'exige toujours une photocopie d'un titre de séjour valable, peu importe d'où il vient. On va dire que je suis très myope, je ne vois pas très bien si le gars est ressemblant avec la photo.* » (p. 106)

Très brève conclusion

Je me permets de conclure après cette brève approche de textes abordant des thématiques

similaires, mais fort différents. Nous n'avons pas à attendre de la littérature autre chose qu'un regard et une approche souvent rigoureuses, toujours très subjectives, et c'est ce qui fait leur force. En même temps, la sensibilité artistique, l'aptitude à l'observation, la nécessité de composer s'unissent parfois et nourrissent une oeuvre puissante dans laquelle lecteurs et auditeurs se retrouvent et se trouvent, plus durablement et plus fortement parfois que dans des démarches scientifiques, disciplinaires, mais ayant plus de difficultés à reprendre un chant « pour toute l'humanité. » Les grands écrivains, volontairement OU malgré eux, rendent compte de notre monde avec souvent plus de puissance que des experts ne le feraient. C'est sans doute pour cette raison et pour des raisons de classe que certains passages... pas sages de leurs oeuvres sont ignorés ou cachés.

Vincent TACONET - Décembre 2017

1) Le 3 juillet 1675, par exemple, cette brave mère écrit à sa fille: « On dit qu'il y a 5 ou 600 bonnets bleus (i.e bleus ou rouges selon les régions) en basse Bretagne qui auraient bien besoin d'être pendus pour leur apprendre à parler » C'est ce qui va leur arriver à la fin de l'année, et Mme de Sévigné s'en moquera et se moquera de leur faible langage. C'est dans ces régions que, très logiquement, on trouvera les meilleurs défenseurs de la République un siècle plus tard, et les plus durables locuteurs... de la langue bretonne.

2) Voici l'analyse, dans la préface de Claude Roy à *Lucien Leuwen*:
(pp. 14/15/16 du L. de P. -édition de 1965):

« La France vit depuis quatre ans (révolution de 1830 - le roman est écrit entre mai 34 et septembre 35, puis abandonné) sur les conséquences d'un tour de passe-passe. Les ouvriers des Trois Glorieuses ont tiré les marrons du feu pour les beaux yeux de la bourgeoisie.. Qui dirige? En 1820, Pour 29 millions d'habitants, la France (grâce aux lois censitaires) compte seulement 96000 électeurs et 18561 éligibles. En 1831, qu'est-ce que les barricades ont conquis, en fait? Il y a maintenant 200 000 électeurs pour une population de 33 500 000 habitants. C'est peu de choses. On a floué les insurgés: « *Ces multitudes*, dit un journaliste de l'époque, *on les appelle peuple quand on en a besoin, populace ensuite.* » La France, dira Tocqueville, a « pris les allures d'une compagnie industrielle où toutes les opérations se font en vue du bénéfice que les actionnaires peuvent en retirer. Ces vices tenaient aux instincts naturels de la classe dominante, à son absolu pouvoir. » Jamais domination d'une classe ne fut moins ornée d'hypocrisie, de formes, de prétextes. Bugeaud donne le ton: « *C'est parce qu'un homme a des capacités que, s'il est pauvre, je me méfierai de lui.* » Molé: « *On flatte les classes pauvres à la tribune, dans les livres, dans les journaux: on parle d'elle comme d'opprimés; on leur suppose des droits; on leur donne des espérances.* » Quelle insolence: supposer des droits aux ouvriers!

Mais les ouvriers ont faim, ils ont le sentiment d'avoir été dupés, volés, joués. Tandis que les banquiers (Lafitte, Casimir Périer) gouvernent au nom des propriétaires, les prolétaires s'agencent, s'organisent, se soulèvent. De 1831 à 1834, les salaires n'ont fait que baisser, et la vie qu'augmenter. L'ouvrier du Nord qui gagnait 6 francs n'en gagne plus que 3. Dans la Seine-Inférieure (=Seine-Maritime), on a vu la paie hebdomadaire d'un ouvrier du textile passer de 20 francs à 6 francs; En 1831 la cavalerie charge à Paris 1500 ouvrières de la rue du Cadran. En 1830, à Nantes, en 1831 à Saint-Etienne, les ouvriers exaspérés par la misère veulent briser les machines qui vont, pour l'heure, remplacer les salaires de famine par le chômage immédiat. Le peuple se soulève à Limoges, pille les stocks de blé à Auxerre, incendie les octrois. En novembre 1831, l'insurrection des canuts lyonnais a balayé un moment le pouvoir établi. Mais les ouvriers n'ont ni voulu ni su « exploiter » la victoire de leur colère. Lyon canonnée est reprise par la troupe. Dans toute la France la répression est féroce.. Déjà en 1825, à la suite d'une grève au Houlme, en Normandie, l'ouvrier Roustel était guillotiné à Rouen. On a beau mitrailler la « populace », les gazettes que lit Stendhal ont beau être censurées, il sait qu'en 1832 les ouvriers sont en grève à Bédarieux, Fumay, Rive-de - Gier, Clermont-Ferrand, Rouen, Montbazin, que les fondeurs de Paris et les mineurs d'Anzin se battent. En 1833 les gantiers de Chaumont, les ouvriers du bâtiment du Havre, les charpentiers de

Paris sont dans la lutte. Grèves à Limoges, Paris, Angers, Autun, Bayonne, Le Mans, Metz, Orléans. En février 34 les mineurs d'Aix arrêtent le travail, les canuts de Lyon sont en grève, et deux détachements du 7e régiment d'infanterie légère fraternisent avec eux. « *La plus cordiale union a régné entre les citoyens et les soldats.* », constate un soldat. On sait ce que fut la seconde insurrection de Lyon, et sa répression, comment les officiers reprirent en main les troupes de lignes, présentant les canuts comme « *de la canaille à mitrailler, plus dangereux mille fois que des ennemis étrangers* ». Bugeaud proclame à Paris au même moment: « *il faut tout tuer. Amis, point de quartier, soyez impitoyables. Il faut faire un abattis de 3000 factieux.* »

Quand Stendhal prend la plume, les morts de Lyon et de Paris sont tout juste enterrés. On les a massacrés jusque dans les églises. Et les paroles de Saint-Marc Girardin dans le soucieux *Journal des Débats* de 1831 n'ont rien perdu de leur actualité: « *Les barbares qui menacent la société ne sont point dans le Caucase ni dans les steppes de Tartarie; ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières... Il faut que la classe moyenne sache bien quel est l'état des choses... Elle a au-dessous d'elle une population de prolétaires qui s'agit et qui frémît, sans savoir ce qu'elle veut, sans savoir où elle ira; que lui importe. Elle est mal. Elle veut changer. C'est là où est le danger de la société moderne; c'est de là que peuvent sortir les Barbares qui la détruiront.* » Bon, il s'agit de Barbares? On les traitera en Barbares. Pour soutenir les Lyonnais insurgés, les ouvriers du Marais à Paris ont dressé des barricades. La troupe les encercle, les écrase. Et c'est le fameux massacre de la rue Transnonain dont Daumier nous a laissé la représentation graphique. Il est souvent question dans *Leuwen* de la rue Transnonain. »

Addendum:

Du poids et du rôle de la littérature

France Culture émission du mardi 28/11/2017 :

(doc. Sur la Colombie, le même jour, sur arte: *Le silence des armes*)

Amitié littéraire entre un détenu des Farc* et un haut responsable de cette organisation politico-militaire. Ce détenu est libéré à condition qu'il vienne apporter régulièrement des ouvrages littéraires (dont des auteurs français, notamment VH), ce qu'il va faire pendant 17 ans.

L'ancien détenu et otage va jouer un rôle déterminant dans les contacts entre les différentes parties pour les accords de paix.

* Farc, Forces armées révolutionnaires colombiennes, devenues depuis leur congrès le 31 Août 2017: Force Alternative Révolutionnaire Commune.